

ÉTONNANT *iss!mes*

YVETTE

Maupassant



Extrait de la publication

Flammarion

YVETTE

Maupassant

Dans le salon de Mme Obardi, repaire d'aventuriers et de courtisanes, les hommes n'ont d'yeux que pour la fille de la maîtresse des lieux, la belle Yvette. Parmi les princes de pacotille qui viennent conter fleurette à cette dernière, Servigny est bien décidé à devenir son premier amant. Fasciné par la sensualité de la jeune fille, mais désarmé par sa candeur, ce noble désargenté et plein de verve s'interroge : « Est-ce une gamine charmante ou une abominable coquine ? » Yvette est-elle assez ingénue pour ignorer les coulisses du demi-monde parisien ? Et finira-t-elle par exercer, comme sa mère, le métier des marquises trop décolletées ?

Dans ce récit troublant, Maupassant dresse le portrait d'une **jeune fille romanesque** brutalement projetée dans une sordide réalité.



LYCÉE

ÉTONNANT *iss!mes*

ÉTONNANT *iss!mes*

MAUPASSANT

Yvette

Présentation, notes et dossier
par CHRISTIAN KEIME

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2013.
Étonnantissimes, une série
de la collection « Étonnants Classiques »
ISBN : 978-2-0812-4992-9

Yvette : fille de marquise ?

Le demi-monde des courtisanes

Yvette est l'histoire d'une jeune fille dont la vie est apparemment formidable : fille de marquise, dix-huit ans, très belle, pleine d'esprit, elle habite à Paris, dans les beaux quartiers, et ses journées se passent à traîner au lit, à lire le dernier roman à la mode, puis à choisir devant son miroir une toilette pour le soir. Quand il fait trop chaud, maman loue une maison à la campagne, au bord de l'eau. Et le soir c'est la fête : dans les beaux salons de la marquise, Yvette s'amuse à agacer tous les princes et les ducs qui viennent lui conter fleurette. Parmi eux, elle va bientôt choisir son époux.

Mais où est papa ? Et pourquoi, quand Yvette et l'un de ses prétendants, le duc de Servigny, parlent d'« amour », les deux tourtereaux ne s'entendent-ils pas sur le sens qu'il faut donner au mot ?

C'est que maman est, en réalité, une prostituée. Certes, une prostituée qui a réussi, une *courtisane*. Elle n'a de marquise que le nom, et papa est l'un de ces nombreux amants dont la marquise oublie le visage, et à qui elle

vend ses charmes assez cher pour pouvoir singer les manières du beau monde et pour faire croire à des regards peu avertis qu'elle est une dame. Les hommes qui la fréquentent sont à son image : des princes de pacotille aux moyens d'existence crapuleux. Lorsque leur noblesse n'est pas frelatée, ce sont, comme Servigny, des dandys débauchés qui fréquentent le salon de la marquise comme on va au bordel ou au zoo, attirés par le parfum de scandale qui émane de cette faune bigarrée, et qui donne le frisson aux honnêtes gens. Dans cette société un peu louche, on vient s'encanailler, mais certainement pas se marier : on espère y trouver une aventure passagère – une passe ? – que l'on veut bien, à la rigueur, appeler « amour », et que l'on est prêt à rémunérer à prix d'or.

Avec l'œil excité des naturalistes qui se penchent sur un oiseau au plumage rare et encore immaculé, tous les princes et les ducs sont sur les rangs, et chacun espère être le premier à s'emparer du plus beau spécimen de la ménagerie : Yvette.

La jeune fille est-elle assez ingénue pour ignorer les coulisses de cette comédie humaine d'un genre sordide ? Et va-t-elle bientôt exercer, comme sa mère, le métier des marquises trop décolletées ?

Nouvelle ou roman ?

Parue en feuilleton dans *Le Figaro* en 1884, *Yvette* est l'une des plus longues nouvelles de Maupassant. L'écrivain adopte ici une forme intermédiaire qu'il affectionne

particulièrement, car elle lui permet de rester concis tout en élargissant le cadre de l'intrigue et en donnant plus de relief aux personnages. De fait, ce texte a toutes les allures d'un véritable roman si on le compare au court récit *Yveline Samoris*, que Maupassant publia en 1882 et qui lui servit de canevas pour l'élaboration d'*Yvette*.

Yvette et Mademoiselle Else d'Arthur Schnitzler

Quarante ans après *Yvette*, l'écrivain viennois Arthur Schnitzler publie *Mademoiselle Else* (1924), court roman mettant en scène, dans un cadre différent, une adolescente dont le destin rappelle celui de l'héroïne de Maupassant. Else est une jeune fille de la bourgeoisie viennoise du début du ^{xx}e siècle. En villégiature dans un luxueux hôtel alpin, elle reçoit une lettre de ses parents qui lui apprennent que la ruine les menace et qu'elle doit demander une somme considérable à un riche marchand d'art résidant dans son hôtel. Ce dernier acceptera, mais à une condition : que la jeune ambassadrice se laisse contempler nue – manière de se donner à lui.

Outre son âge, Else partage avec Yvette bien des traits de caractère : son intelligence vive se mêle à un goût immodéré pour la littérature qui l'entraîne à imaginer son avenir comme un roman et à se comporter en société comme au théâtre. Les deux jeunes filles vivent surtout le même drame : comme Yvette, Else s'aperçoit que le proxénétisme mondain dont elle est l'objet s'exerce avec le consentement tacite de ses parents ; elle apprend égale-

ment que devenir une grande fille, c'est payer au prix fort le train de vie bourgeois dans lequel elle a toujours vécu.

Arthur Schnitzler, qui reconnaissait en Maupassant un modèle, s'est peut-être souvenu d'*Yvette* pour composer *Mademoiselle Else*. Quoi qu'il en soit, comparer ces deux récits permet autant d'en apprécier les différences culturelles et stylistiques que de reconnaître qu'ils révèlent un même paradoxe : en dépit des principes de respectabilité et de moralité que la bourgeoisie a élaborés au XIX^e siècle pour asseoir son triomphe social, le culte qu'elle voue à l'argent rend perméable, sinon illusoire, la frontière qui se dessine apparemment entre le beau monde et le demi-monde, entre une jeune fille comme il faut et une fille des rues, entre une mère et une mère maquerelle.

Yvette

I

En sortant du Café-Riche¹, Jean de Servigny dit à Léon Saval :

« Si tu veux, nous irons à pied. Le temps est trop beau pour prendre un fiacre². »

Et son ami répondit :

« Je ne demande pas mieux. »

Jean reprit :

« Il est à peine onze heures, nous arriverons beaucoup avant minuit, allons donc doucement. »

Une cohue agitée grouillait sur le boulevard, cette foule des nuits d'été qui remue, boit, murmure et coule comme un fleuve, pleine de bien-être et de joie. De place en place, un café jetait une grande clarté sur le tas de buveurs assis sur le trottoir devant les petites tables couvertes de bouteilles et de verres, encombrant le passage de leur foule pressée. Et sur la chaussée, les fiacres aux yeux rouges, bleus ou verts, passaient brusquement dans la lueur vive de la devanture illuminée, montrant une

1. Restaurant parisien à la mode à la fin du XIX^e siècle, situé sur le boulevard des Italiens, à Paris.

2. Petite voiture à cheval faisant office de taxi.

seconde la silhouette maigre et trottinante du cheval, le profil élevé du cocher, et le coffre sombre de la voiture. Ceux de l'Urbaine ¹ faisaient des taches claires et rapides avec leurs panneaux jaunes frappés par la lumière.

Les deux amis marchaient d'un pas lent, un cigare à la bouche, en habit, le pardessus ² sur le bras, une fleur à la boutonnière et le chapeau un peu sur le côté, comme on le porte quelquefois, par nonchalance, quand on a bien dîné et quand la brise est tiède.

Ils étaient liés depuis le collège par une affection étroite, dévouée, solide.

Jean de Servigny, petit, svelte, un peu chauve, un peu frêle, très élégant, la moustache frisée, les yeux clairs, la lèvre fine, était un de ces hommes de nuit qui semblent nés et grandis sur le boulevard, infatigable bien qu'il eût toujours l'air exténué, vigoureux bien que pâle, un de ces minces Parisiens en qui le gymnase, l'escrime, les douches et l'étuve ont mis une force nerveuse et factice. Il était connu par ses noces autant que par son esprit, par sa fortune, par ses relations, par cette sociabilité, cette amabilité, cette galanterie mondaine, spéciales à certains hommes.

Vrai Parisien, d'ailleurs, léger, sceptique, changeant, entraînable, énergique et irrésolu, capable de tout et de rien, égoïste par principe et généreux par élans, il

1. La plus importante des compagnies de fiacres ; ses véhicules étaient jaunes.

2. La veste.

mangeait ses rentes avec modération et s'amusait avec hygiène. Indifférent et passionné, il se laissait aller et se reprenait sans cesse, combattu par des instincts contraires et cédant à tous pour obéir, en définitive, à sa raison de viveur ¹ dégourdi dont la logique de girouette consistait à suivre le vent et à tirer profit des circonstances sans prendre la peine de les faire naître.

Son compagnon Léon Saval, riche aussi, était un de ces superbes colosses qui font se retourner les femmes dans les rues. Il donnait l'idée d'un monument fait homme, d'un type de la race, comme ces objets modèles qu'on envoie aux expositions. Trop beau, trop grand, trop large, trop fort, il péchait un peu par excès de tout, par excès de qualités. Il avait fait d'innombrables passions.

Il demanda, comme ils arrivaient devant le Vaudeville ² :

« As-tu prévenu cette dame que tu allais me présenter chez elle ? »

Servigny se mit à rire.

« Prévenir la marquise Obardi ! Fais-tu prévenir un cocher d'omnibus ³ que tu monteras dans sa voiture au coin du boulevard ? »

1. Jouisseur, fêtard.

2. Le théâtre du Vaudeville, situé sur le boulevard des Capucines. Les deux amis font une promenade « chic » : ils remontent les Grands Boulevards vers les Champs-Élysées et le quartier de l'Étoile.

3. Voiture publique tirée par des chevaux qui servait au transport des voyageurs.

Saval, alors, un peu perplexe, demanda :

« Qu'est-ce donc au juste que cette personne ? »

Et son ami répondit :

« Une parvenue, une rastaquouère¹, une drôlesse² charmante, sortie on ne sait d'où, apparue un jour, on ne sait comment, dans le monde des aventuriers, et sachant y faire figure. Que nous importe d'ailleurs. On dit que son vrai nom, son nom de fille³, car elle est restée fille à tous les titres, sauf au titre innocence, est Octavie Bardin, d'où Obardi, en conservant la première lettre du prénom, et en supprimant la dernière du nom.

« C'est d'ailleurs une aimable femme, dont tu seras inévitablement l'amant, toi, de par ton physique. On n'introduit pas Hercule chez Messaline⁴, sans qu'il se produise quelque chose. J'ajoute cependant que si l'entrée est libre en cette demeure, comme dans les bazars, on n'est pas strictement forcé d'acheter ce qui se débite dans la maison. On y tient l'amour et les cartes, mais on ne vous contraint ni à l'un ni aux autres. La sortie aussi est libre.

1. Une aventurière, à l'élégance tapageuse et aux moyens d'existence suspects. Voir dossier, p. 143.

2. Femme de mauvaise vie.

3. Dans toute la nouvelle, *filles* signifie *prostituées*.

4. Messaline (25-48 ap. J.-C.) était l'épouse de l'empereur romain Claude. Connue pour son appétit sexuel, elle aurait transformé une partie du palais impérial en lupanar.

« Elle s'installa dans le quartier de l'Étoile, quartier suspect¹, voici trois ans, et ouvrit ses salons à cette écume des continents qui vient exercer à Paris ses talents divers, redoutables et criminels.

« J'allai chez elle ! Comment ? Je ne le sais plus. J'y allai, comme nous allons tous là-dedans, parce qu'on y joue, parce que les femmes sont faciles et les hommes malhonnêtes. J'aime ce monde de flibustiers² à décorations variées, tous étrangers, tous nobles, tous titrés, tous inconnus à leurs ambassades, à l'exception des espions. Tous parlent de l'honneur à propos de bottes³, citent leurs ancêtres à propos de rien, racontent leur vie à propos de tout, hâbleurs⁴, menteurs, filous, dangereux comme leurs cartes, trompeurs comme leurs noms, braves parce qu'il le faut, à la façon des assassins qui ne peuvent dépouiller les gens qu'à la condition d'exposer leur vie. C'est l'aristocratie du bague, enfin.

« Je les adore. Ils sont intéressants à pénétrer, intéressants à connaître, amusants à entendre, souvent spirituels, jamais banals comme des fonctionnaires français. Leurs femmes sont toujours jolies, avec une petite

1. Dans le quartier de la place de l'Étoile habitait une population hétéroclite : d'authentiques aristocrates y côtoyaient des demi-mondaines notoires.

2. Pirates.

3. À propos de n'importe quoi, sans raison.

4. Fanfarons.

This image shows a full page of primary-ruled paper. It consists of numerous horizontal dotted lines spaced evenly apart, providing a guide for handwriting practice. The lines are black dots on a white background, forming a series of continuous rows across the entire page.

